

Urgences

Un film de Godard

Alice Brousseau

Appellation contrôlée
Number 20, May 1988

URI: id.erudit.org/iderudit/025462ar
<https://doi.org/10.7202/025462ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN 0226-9554 (print)
1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brousseau, A. (1988). Un film de Godard. *Urgences*, (20), 11–12.
<https://doi.org/10.7202/025462ar>

Tous droits réservés © Regroupement des auteurs de
l'Est du Québec, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

ALICE BROUSSEAU

Un film de Godard

Nous parlons d'elle et de lui sans les nommer. Nous les regardons vivre, bouger. Il pourrait s'agir de personnages de Duras. Il pourrait s'agir de nous.

Elle parle. Elle affirme beaucoup en multipliant les gestes qui sèment le doute.

Après la question habituelle «est-ce bien cela l'amour?», il improvise une réponse. Il se perd dans les détails des livres auxquels il revient sans cesse. Il se perd dans l'anonymat. Il cherche la bonne réplique, la phrase qu'il aurait soulignée dans le premier chapitre d'un livre, quelques heures à peine après son lancement; celle qui bouleverserait le cours de *notre* vie parce qu'il nous semblerait tout à coup qu'elle parle si fort de nous que nous ne pouvons pas ne pas l'entendre.

Un livre entre elle et lui sur la table.

Celle qui lit: C'est par l'anonymat des personnages que je suis interpellée. C'est en cela qu'ils me ressemblent. Comme moi, transitoires. Avec juste assez d'absence pour que j'apparaisse entre les mots.

Celui qui lit: Ici, tout de notre histoire s'obscurcit. Nous n'y sommes presque plus. Interchangeables. J'ai beau mettre ma voix sur le mot «passion» ou le mot «rencontre», l'image fuit. Ne reste que des sons désertés, sans prise. Voilà où j'en suis avec la voix de l'Autre. Inévitable et pourtant étrangère.

Le livre entre elle et lui déplacé, puis replacé.

Ce matin-là, entre les tasses de café et les cigarettes, nous regardons la lenteur de nos gestes, nous entendons les mots isolés qui nous échappent. En plein drame, nous allons sourire au moment où tu diras: Comme dans un film de Godard. Exactement. Nous nous promenons de fiction en fiction avec un léger accent théâtral, avec cette fausseté dans la voix qui finit toujours par nous attendrir. Nous savons qu'il y a là quelque chose de vrai, de si vrai.

«Est-ce bien cela l'amour?» Nos doutes partiront de là. Et du livre que tu reprends, que tu consultes à nouveau malgré l'image fuyante.

Nous sommes là, distants et anonymes, des reflets de fiction.
Des personnages. C'est à ce moment-là que nous parlons le plus
justement de nous.